ont pris part à l'action, ont supporté les épreuves et les fatigues avec la plus grande intrépidité, et ont montré une résolution et une bravoure au-dessus de tout éloge.

» Leurs efforts ont été couronnés par un succès qui nous permet d'espérer, d'ici à un terme prochain, le dénouement final. » (Applaudissements.)

L'Assemblée, consultée, décide après cette communication qu'elle passera à une seconde délibération sur la proposition relative aux réquisitions exercées contre les particuliers depuis le commencement de la guerre par les autorités civiles et militaires.

L'ordre du jour est épuisé.

Demain, à une heure, réunion dans les bureaux. — Séance publique à 3 heures. L'ordre du jour porte la discussion sur la prise en considération de diverses propositions.

La séance est levée à 4 heures.

LETTRE DE VERSAILLES

Corespondance particulière du JOURNAL DE ROUBAIX.

La proclamation du gouvernement au peuple de Paris coïncide avec un nouvel effort de l'armée. C'est ce matin, qu'une partie des batteries de Montretout a été démasquée, et nous entendons une furieuse canonnade. Il y a huit jours, on croyait qu'une porte de Paris serait livrée à l'armée. Tout était prêt pour qu'elle profitât de la surprise. Plusieurs versions circulent : on ne sait pas au juste pourquoi le coup a manqué. En tout cas, il paraît qu'on a renoncé à ce moyen, et le gouvernement annonce clairement sa volonté d'entrer de vive force dans Paris. On ne négocie plus, on canonne, on bombarde et l'on prépare l'assaut. « C'est par là qu'on aurait dû commencer, ai-je entendu dire à bien des officiers, et ce serait fini depuis trois semaines. »

Les nouvelles qu'on nous apporte ici de Paris ne sont guère rassurantes : on dit que trois enceintes de barricades ont été créées pour arrêter les troupes, même après un assaut victorieux ; d'un autre côté, on prétend que les fédérés arment de canons l'enceinte depuis Saint-Ouen jusqu'à la Chapelle, contrairement aux stipulations des préliminaires de paix. Est-ce que les fédérés voudraient faire en sorte que les Prussiens se crussent en droit d'entrer dans Paris par le Nord, tandis que les troupes de Versailles entreraient par l'Ouest ou le Sud ?

Voici une parole prononcée par un député de la gauche républicaine et que je reproduis sans réflexions ; le lecteur pourra en tirer les commentaires qu'il voudra : « L'Assemblée ne songe plus pour le moment, malgré les efforts de quelques groupes, à se déclarer constituante ; elle a compris que la querelle aujourd'hui est entre la République et l'Empire. »

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps, d'un journal qui se publie à Londres, *la Situation*, et que l'on disait l'organe d'une conspiration bonapartiste. Or, il paraît que ce journal est tout simplement l'organe du sieur Hugelman ; il a été désavoué par le *Drapeau*, le journal officieux des amis de l'Empire, et on cite même ce fait que, pendant que le *Drapeau* était régulièrement saisi à la frontière, *la Situation* entrait librement en France.

A la Chambre, avant l'ouverture de la séance, on s'occupe beaucoup du plafond de verre, qui donne à la salle une excellente lumière ; de la proclamation du gouvernement, à propos de laquelle un député grinchu fait cette observation : « Si l'on n'a pas pu, il y a quatre mois, faire une trouée pour délivrer Paris, il faudra en faire une pour le conquérir ; enfin, de l'interpellation annoncée de M. Baze sur la convocation des conseillers municipaux à Bordeaux.

M. Baze n'a plus de voix et parle très-vite : on distingue à peine quelques mots : il lit lit les documents que tout le monde connaît. « On n'entend rien, s'écrie une voix. — Mais si, dit une autre, on entend quelque chose ! — M. Baze proteste contre la qualification de ruraux donnée aux députés, et conclut en disant que la Chambre, c'est la nation elle-même.

M. Picard commet d'abord une petite maladresse de langage qui provoque les murmures de la droite, puis il déclare factieux ceux qui convoquent la réunion de Bordeaux ou se proposent d'y assister ; alors, la droite applaudit, et M. Picard obtient enfin un succès complet, ce qui est rare pour lui maintenant, quand il déclare que le gouvernement a pris les mesures nécessaires pour empêcher la réunion, dans le cas où cet avertissement ne suffirait pas.

CH. CAHOT.

(*Autre correspondance*)

Versailles, 9 mai.

MM. Jules Favre et Pouyer-Quertier ne sont pas encore arrivés. On sait cependant que les négociations pour la paix définitive avancent rapidement. Ce n'est pas pour le plaisir d'entrer à Paris que les Prussiens ont menacé à divers reprises d'intervenir. Ils trouvent que depuis trois mois que les préliminaires de paix sont signés, la ratification définitive devrait être intervenue. D'autre part, ils n'ont aucune velléité de s'immiscer dans nos affaires intérieures. Ils sont et veulent demeurer des créanciers, veillant sur leur gage, mais rien de plus. Il est complètement inexact qu'ils aient jamais songé à une restauration bonapartiste. Ils savent trop bien et ils l'ont prouvé dans la correspondance diplomatique, combien l'armée prisonnière en Allemagne a horreur de l'Empire. Il est probable que les difficultés relatives au mode de paiement des cinq milliards et aux détails de l'occupation sont en voie de règlement. M. de Bismark voudrait du comptant, des espèces ; il répugne à accepter des rentes. On répond que les rentes étant négociables, transmissibles à des tiers porteurs, il n'y a aucun risque que la France se refuse un jour à les payer. D'autre part, l'armée allemande, fatiguée d'un si long séjour en pays étranger, demande à retourner dans ses foyers. C'est pourquoi, il est urgent de régler les questions préalables à l'évacuation de la première zône.

Il y a beaucoup d'animation aujourd'hui dans le monde officiel. Cela sent la poudre. L'attaque décisive ne saurait tarder. On dit que la batterie de Montretout a « essayé » ses feux hier et que les premières salves ont prouvé combien l'action de la batterie était formidable. Trois ou quatre bastions des fortifications ont été littéralement « rasés », c'est-à-dire démontés de toutes leurs pièces, bouleversés dans tous leurs ouvrages ; les épaulements ne tiennent pas, ni les casemates contre des obus de cette force.

Dans l'Assemblée, un mouvement d'apaisement se produit. Tout le monde comprend que le calme est nécessaire. Il a été convenu dans les différents groupes — il y en a cinq à la réunion des Réservoirs — monarchistes purs — le cercle Feray, monarchistes politiques, résignés à la République ; le cercle des conservateurs — républicains moitié résignés, moitié « républicains par raison » ; la gauche modérée ; enfin la gauche radicale, dans laquelle même il y a le groupe « des neuf » — il a été convenu, disons-nous, que toutes les questions délicates seraient ajournées.

La gauche, même la gauche radicale, regrette que la proposition de M. Quinet et autres n'ait pas été retirée. Elle comprend la faute commise ; des explications ont eu lieu dans une petite réunion, hier soir, et on peut espérer que, d'ici à quelque temps, aucune proposition, aucune interpellation ne sera faite qui puisse provoquer un orage.

On annonce comme probable l'apparition de deux journaux, organes des deux nuances du parti républicain.

Des ordres très précis, très énergiques ont été donnés pour empêcher toute réunion à Bordeaux, des délégués des conseils municipaux. Des forces plus que suffisantes ont été réunies et le Gouvernement a résolu de maintenir l'ordre pour les moyens les plus énergiques.

On affirme que les délégués des départements voisins de Paris ont fait savoir au Gouvernement qu'ils restaient chez eux.

Dépêches Télégraphiques

Service particulier du *Journal de Roubaix*

Paris, 9 mai, 10 h. 40 soir.

Depuis sept heures du soir, la canonnade autour de Paris a presque cessé.

Un grand découragement est visible ce soir parmi les groupes de gardes nationaux partisans de la Commune. Il y a des bruits de désaccord sérieux entre Rossel, le Comité de salut public et la Commune.

Il existe une grande panique dans la population d'Auteuil et du Point-du-Jour, par suite du bombardement de cette partie de l'enceinte par les batteries de Montretout et de Brimborion.

La porte d'Auteuil est complètement démantelée.

Plusieurs incendies ont éclaté à Auteuil et au Point-du-Jour.

Berlin, 10 mai.

Dans la réunion de la commission du Parlement chargée d'examiner le projet de loi sur l'incorporation de l'Alsace et de la Lorraine, M. Delbruck a déclaré qu'au lieu d'une division par arrondissement, il sera introduit une division par cercle.

Il sera formé, en outre, trois grands districts analogues aux anciens départements.

On ignore si une autorité centrale sera établie, ou si la chancellerie fédérale exercera l'administration centrale.

Il sera formé une autorité centrale pour l'administration des douanes et impôts.

Le premier alinéa du 3e paragraphe contenant la proposition de M. Lamey et ainsi conçu : « L'Empereur exerce les pouvoirs d'État en Alsace et en Lorraine, » a été adopté.

Versailles, 9 mai.

A cause du bombardement, un nombre énorme de personnes ont quitté Paris.

On dit que l'assaut doit être livré dans la nuit par le corps du général Douai.

Londres, 9 mai.

La chambre discute longuement la proposition de M. Miall tendant à abolir l'établissement de l'église protestante en Angleterre.

MM. Gladistone et Disraël s'opposent à la proposition, qui est rejetée par 304 voix contre 89.

---

goutte, et j'avais grand'peine à me conduire, car la route n'est pas des meilleures, lorsque j'ai entendu des cris de détresse qui s'élevaient à quelque distance. Je ne suis pas plus brave qu'un autre, mais je ne suis pas plus poltron non plus ; je me suis donc avancé pour savoir de quoi il s'agissait. Celui qui criait si haut était un courrier monté sur un excellent cheval ; en galopant par cette nuit noire, il avait quitté la voie publique et s'était jeté dans un marais, d'où il ne pouvait se dépêtrer. Le courrier venait directement de Dublin ; il était si épuisé de la longue traite qu'il venait de faire sans s'arrêter un instant et sans prendre de nourriture, qu'il avait à peine la force de conduire sa bête. Je vins à son secours ; je le ramenai sur la terre ferme. Pendant qu'il se rajustait en maugréant, je le questionnai. Il me conta qu'il portait une dépêche du lord-lieutenant pour lord Avndale, juge de paix à Neath, et qu'il y allait d'affaires d'importance ; il laissa aussi échapper quelques mots de *conspiration*, de *complot*, qui me firent dresser les oreilles. Mon saint patron m'inspira ou le diable me souffla de m'emparer de ses dépêches, convaincu que vous seriez bien content d'en prendre connaissance avant Sa Seigneurie. Au moment donc où le pauvre diable, qui avait mis pied à terre, se hissait péniblement sur sa selle, je débouclai la sangle ; la selle tourna, et voilà mon homme par terre. Comme il était étourdi de sa chute, je me jetai sur lui, je lui arrachai le sac de cuir où se trouvaient les dépêches, et, sautant à poil sur son cheval, je partis grand train. Un rayon de lune qui m'éclaira alors montra au courrier tout penaud la chemise blanche que j'avais revêtue par-dessus mes habits. Je l'entendis s'écrier : « C'est un white-boy ! c'est un scélérat de white-boy ! » Mais je le laissai dire, et je continuai de m'éloigner en ricanant.

Mon intention était de me rendre directement au rathe du Lord-Abbot, où je vous supposais arrivé depuis longtemps ; mais à l'entrée du défilé du Bon-Messager, mon brigand de cheval, effrayé sans doute par le vent, refuse d'obéir à la bride, prend le mords aux dents et m'emporte, malgré mes efforts pour le maîtriser. C'est alors que je vous ai vu venir de loin et que j'ai reconnu Votre Honneur à sa haute taille et à son manteau de drap. J'aurais voulu vous parler mais cet endiablé d'animal ne l'a pas permis ; j'ai dû me contenter de jeter à vos pieds la dépêche dont je venais de m'emparer. Le cheval a continué de galoper ainsi jusqu'à l'extrémité de la gorge, où il s'est enfin arrêté épuisé, à moitié fourbu. Je l'ai caché quelque part, où je le retrouverai quand il en sera besoin.

Voilà, Votre Honneur, toute l'histoire, et vous pouvez penser si je ris dans ma barbe quand j'entends mes voisins de Neath conter d'un air si pénétré, comment le Spectre-Blanc leur est apparu !

Richard O'Byrne écoutait en silence ces explications fort naturelles d'un événement inconcevable jusque-là ; mais William demanda bas au paddy :

— J'espère, Tom, que vous n'êtes pas allé conter cette équipée à vos amis ? Dépouiller un courrier officiel, sur le grand chemin de Breine, n'est pas une plaisanterie !

(La suite à un pochain numéro.)

THÉATRE DE ROUBAIX

Douzième représentation de l'abonnement

Jeudi 11 mai 1871

Une seule représentation de **Mme Judic**, premir sujet du Gymnase et de l'Eldorado de Paris.

Lettre d'un mobile breton Poésie de François Coppée, lite par Mme JUDIC.

Le Sentier couvert romance de M. Wasch ; Par le Trou de la serure, chansonnette de F. Barbier ; La Première Feuille, romance de G. Lefort ; La Bonne Année, chansonnette de M. G. Lesort, interprétées par Mme JUDIC.

Le dépit amoureux, comédie en deux actes, de Molière.

La veuve aux camélias, comédie-vaudeville de MM. Siraudin et Delacour.

Les jurons de adillac, comédie en 1 acte, de Pierre Berta.

On commencera à 7 heures 1/2.

Comme Pyat a senti le besoin d'un comité de salut public, Rochefort et Vallès ont senti le besoin d'une victime cloîtrée. En politique sociale, cette pièce n'est pas moins indispensable que les pinces, le poignards, les bons de la Commune et l'eau-de-vie. Cela saoule, cela force les portes, et cela tue.

Il leur fallait donc une victime cloîtrée. Ils l'ont trouvée au couvent de Picpus, faubourg Saint-Antoine, récemment pillé. Même, ils en ont trouvé trois. Trois pauvres folles que leurs sœurs gardaient pour ne pas les livrer aux maisons spéciales. Deux ont été mises à l'abri par la charité communeuse, très-honnêtement, dans une caserne. La troisième est restée au couvent envahi, sous l'égide des gardes nationaux et d'une « brave citoyenne, » *mariée ou non*, qui la montre au peuple.

Là-dessus, les gens de Rochefort et de Vallès rebâtissent l'histoire des crimes des couvents. Jamais elle ne fut rebâtie par des goujats plus ineptes. Les instruments de torture, les cachot, les souterrains pour aller du couvent des femmes au couvent des hommes, les ossements qui « doivent être » des ossements humains et des ossements d'enfants supprimés. Ils y fourrent tout. Leurs imaginations sales, mais bêtes et stériles, n'ajoutent rien à ces accessoires anciennement connus. Il y a de nouveau simplement ceci : « Un ouvrage sur la manière de faire avorter, » écrit par un capucin nommé Bousquet et « trouvé dans la cellule de la supérieure ! »

D'où il suit naturellement, que les couvents sont des lieux de débauche, des écoles de crime, — et que Dieu n'existe pas. C'est la conclusion formelle du *Cri du peuple*, par le citoyen Vallès, ex-pion dans l'Université, expitre au *Figaro*, présentement ministre.

On imagine les déclamations de ces vertueux, qui défroquent leurs sœurs de Saint-Lazare pour les faire maîtresses d'école et infirmières à la place de nos sœurs de charité. Entre Rochefort et Vallès, Vermorel finira par faire figure d'homme de bien.

Rochefort a délégué un rédacteur « au crime et au mystère de Picpus. » Il n'a pas eu la main heureuse. Son choix est tombé sur un mascurat qui manque de génie jusqu'à n'être pas absolument sans conscience. Invité par « les honorables gardes nationaux, » à visiter ce théâtre de crimes, il s'y est rendu avec sa boîte à couleurs. Il atteste qu'il a tout vu, et son tableau atteste qu'il n'y a rien à voir. En outre, il raconte comment une « *œur, non folle et non intimidée*, qu'il s'est permis d'interroger, a fortement mitigé son insolence naturelle.

Il ne garantit pas les ossements ; il n'a pas vu « le souterrain qui faisait communiquer le couvent avec un établissement de » religieux situé tout en face ; » il n'a pas vu « le traité des avortements trouvé chez » la supérieure. » Tout cela sont les dires des « honorables gardes nationaux. » Il les rapporte, il les croit ; il aimerait mieux passer pour *rural* que de ne pas les croire ; mais pourtant l'imbécile ne veut pas articuler qu'il a vu. Tu n'iras pas loin, galopin démocratique et social, si tu t'embarrasses de ce reste d'honneur ! Et enfin qu'as-tu vu ?

Il a vu la sœur Bernardine, grande première victime cloîtrée ; il a vu les instruments de torture ; il a vu un berceau.... « un très-petit berceau » !!!

Quant à la sœur Bernardine, elle a cinquante ans. Elle se porte bien, mais « ses paupières boursouflées » attestent de longues et horribles souffrances. Elle se plaint d'avoir été mal nourrie et bien battue. Elle pâlit peu. Lorsqu'on lui demande si elle n'a pas eu envie de se marier, elle baisse les yeux, et tout bas, tout bas elle *murmure* le nom du père Raphaël ! .. Ici notre galopin étouffe un soupir et dérobe un pleur.

Quant aux instruments de torture, il en donne une description travaillée, destinée à faire frémir et qui a dû lui coûter gros. Des sommiers étroits, déchirés, couverts de crochets et de courroie, une couronne de fer toute rouillée, un *carcan* étroit, un poids, une tringle de fer terminée en fourche, « évidemment destinée à assujettir le menton, » un corset de fer, avec des courroies, d'autres tringles, un support « dans lequel on fixait probablement les pieds de la patiente », un tourniquet, etc., etc., et enfin « toutes ces horreurs » reléguées dans une chapelle entourée « d'immenses terrains vagues, qu'aucun cri, si poignant fût-il, n'a » jamais pu franchir » ! Le rochefortin se demande « à quoi les religieuses employaient-» elles cet attirail, qui rappelle *assez bien ce* » qu'on a trouvé plus d'une fois à Rome *ou* » *en Espagne*, dans les *caves* de l'Inquisition ? » Il répond que, *peut-être*, l'enquête le dira. Mais en attendant, il propose sa petite idée, fort digne de lui : « On *commence à com-* » *prendre*, dit-il, quand on a vu près de l'un » de ces sommiers, un tout petit berceau » que n'a pu *évidemment* recevoir que des » nouveau-nés. »

Ce qu'il y a d'abominablement plaisant c'est que le gredin n'ignore rien du tout, et il en convient. Ayant rencontré l'une des sœurs prisonnières, il a eu l'impudence de la questionner. Avec le dédain convenable, très-sensible dans sa propre relation, elle lui a dit que les sommiers étaient de vieux lits orthopédiques, et que le berceau servait à *faire une représentation de Jésus dans la* crèche. Ensuite, quoiqu'il voulut continuer l'entretien, elle l'a planté là, suffisamment déconfit. Il traite cette religieuse de Bismarck féminin. Le fait est qu'elle l'a Bismarké. Mais il n'a pas voulu perdre sa description ; et, comme on le voit, il se venge.

Tels sont « les crimes et les mystères » du couvent de Picpus, d'après les propres inventeurs. On y a trouvé, en résumé, trois religieuses folles, deux vieux lits orthopédiques et une crèche. C'est, d'ailleurs, tout ce qu'il faut à Paris, en ce moment, pour être pillé, volé, emprisonné, diffamé par la racaille à plume, dévoré par la racaille à dents. rien ne peint mieux la Commune et les communeux.

Ils se sont particulièrement rués sur cette congrégation de Picpus. Avant de pille les religieuses, il avaient pillé les religieux. Nulle part, ils n'ont manifesté autant de fureur, autant volé, commis autant de sacrilèges. Dans l'église des religieux, ils ont mutilé une statue de la sainte Vierge ; fusillé une statue de Saint-Pierre et une statue de Saint-Joseph, brisé les reliquaires, enlevé les ostensoires et les vases sacrés. Dans les cellules, ils ont coupé les bras des crucifix, décapité les images pieuses, brûlé papiers et livres. Ils ont arrêté tous les religieux prêtres et frères, et les tiennent sous leurs verrous. Ils ont enfermé pendant deux jours, dans un cachot, le frère Lievin-Jacob, infirme. Ils ont mis le révolver sur la poitrine d'un autre (le frère Beunat) et l'ont sommé de jurer qu'il n'y a pas de Dieu. Le frère a dit tranquillement : Eh bien ! je jure qu'il y a un Dieu ! Et ils ne l'ont pas tué — ils l'ont dit, — pour ne pas faire un martyr, calcul que le bon père ne leur pardonne pas aisément. Quelques-uns de ces gens-là savent bien ce qu'ils font. A l'égard des religieuses, on voit ce qu'ils ajoutent. C'est tout à la fois plus savant, plus scélérat et plus lâche. Insulter des femmes et des vierges, et de cette façon, l'art ne saurait aller plus loin. Ce Paris, cette Commune et cette littérature sont pleins de ces artistes, tous consommés.

Pour les catholiques, un mot expliquera cette préférence donnée à la congrégation de Picpus. Il est probable que les exécuteurs n'en connaissent pas la cause.

La voici :

La congrégation des Sacrés-Cœurs, dite de Picpus, a été fondée en 1794, dans le sang versé par la Terreur, encore chaud, l'on peut le dire. Elle naquit de ce sang, elle sortit des tabernacles brisés et des hosties profanées par les scélérats qui s'étaient targués d'anéantir la foi catholique. Elle leur attesta que Jésus-Christ vivait toujours, que l'Eglise était toujours féconde, que le sang des martyrs était toujours une semence de chrétiens, et qu'il n'y avait plus de terre stérile où ce sang était répandu.

Joseph Coudrin, bon et saint prêtre de Poitiers, assisté d'une pieuse femme, établit la double congrégation, hommes et femmes, pour l'adoration perpétuelle et pour la réparation des outrages faits au Saint-Sacrement dans les tabernacles. C'est le but spécial. On y ajouta l'éducation et l'assistance des enfants pauvres, les missions dans les campagnes et les missions lointaines.

En 1814, les deux congrégations vinrent s'établir à Picpus, près du lieu des exécutions révolutionnaires, sur le lieu même, sur le champ des martyrs où les victimes avaient été enterrées. Des personnes pieuses leur donnèrent une partie de ces terrains sanglants qu'elles avaient achetés, afin que la prière pour les morts, victimes et bourreaux, n'y cessât point. Les gens de la Commune viennent de violer ces cimetières, ils les ont fouillés, ils ont ouvert et profané les caveaux, toujours pour y chercher des hommes ; ils ont ajouté cela au reste ; et les ossements qu'ils produisent appartiennent sans doute aux innocents que leurs « pères de 93 » ont assassinés.

A travers diverses vicissitudes, généralement dures et cruelles, la Congrégation s'est néanmoins prospéré. Elle remplit son but. Les religieuses que Rochefort et Vallès insultent pour activer le débit languissant de leurs feuilles, élevaient, et, en grande partie nourrissaient et habillaient plus de trois cents petites filles pauvres de ce quartier, au milieu duquel elles peuvent être assassinées en plein jour. Ses missions sont fortissantes. Elle gouverne trois districts de l'Océanie, les îles Gambier, les Marquises et Honolulu. Elle y a porté la civilisation chrétienne à la place de la barbarie et de l'anthropophagie. L'évêque d'Honolulu et l'évêque des Marquises étaient au Concile. Ce sont deux fondateurs de peuples. Nous avons lu des lettres qu'ils recevaient de leurs diocésains dont les grands-pères et les pères étaient des sauvages. Mgr Maigret, vicaire apostolique d'Honolulu, a bâti des églises, fondé une langue, établi une imprimerie. Il nous a donné des livres, des cantiques, un journal qu'il a *composés* lui-même, de son esprit et de ses mains, dans son imprimerie d'Honolulu. Lui et son collègue ont trouvé parmi leurs sœurs des femmes assez généreuses pour se dévouer à ces missions d'où l'on ne revient guère. Elles y souffriront toutes les privations et tous les travaux de l'apostolat, mais elles n'y seront insultées que par les journaux protestants et francs-maçons qui vont traduire là-bas les infectes calomnies de la barbarie et de l'anthropophagie renaissantes chez nous.

Les révolutions démocratiques et sociales sont faites pour détruire ces œuvres. Elles donnent aux Marats et aux Heberts le plaisir de « raccourcir » ces couvents. Elles mettent les Théroignes sur l'autel de la Raison, et elles attachent au pilori l'honneur des vierges sacrées, en attendant qu'elles les égorgent.

La religion grandit au milieu de tout cela et se relève plus brillante. Mais les sociétés qui le permettent se dégradent et meurent ignoblement jusqu'à ce que la justice les délivre par le glaive, et la liberté individuelle par le bâton.

LOUIS VEUILLOT.

LE CABINET NOIR.

La pièce suivante sur le *Cabinet noir*, a été trouvée dans un des bureaux de l'administration des postes de Paris par le délégué de la Commune. Elle a été évidemment écrite sous l'Empire par un employé des postes. Nous ignorons à qui elle était alors destinée ; mais il nous a paru très-intéressant de la reproduire :

Le cabinet noir est situé au premier étage.